



Daniel Cohen éditeur  
www.editionsorizons.fr

*Témoins / Témoignages*

« Témoins », chez Orizons, s'ouvre au récit d'une expérience personnelle lorsqu'elle libère, au-delà de l'engagement moral et psychologique du sujet, des perspectives plus larges. S'il est vrai que chaque individu est un maillon indispensable à tel ensemble, les faits qu'il relate recouvrent tantôt un réel sociologique ou historique, tantôt une somme de détails grâce auxquels un document naît — en somme un acte personnel profitable au plus grand nombre. Ladite expérience renseigne et conduit, par ce qu'elle implique, à la réflexion. Biographie d'untel ou récit contracté d'un événement qui a dynamisé, voire transformé la vie de tel autre, geste d'une initiation collective parfois, sinon même miroir des nations prises sous le flash d'un œil par essence subjectif, « Témoins » dit et dira les hommes de toutes obédiences.

ISBN : 978-2-336-29844-3  
© Orizons, Paris, 2014

# L'Enclave

## Dans la même collection

- Maurice Couturier, *Chronique de l'oubli*, 2008  
Chochana Meyer, *Un juif chrétien ?*, 2008  
Josy Adida-Goldberg, *Les Deux pères*, 2008  
François Wolff, *Si venait au monde un homme*, 2010  
David Mendelsohn, *Millau, terre d'accueil des Juifs*, 2010  
Olivier Larizza, *Couleur Mirabelle*, 2011  
Paul Heutching, *Le bourreau a tué trois fois, réflexions sur des siècles de traites négrières*, 2012  
Michel Arouimi, *Françoise Hardy : pour un public majeur*, 2012  
Olivier Larizza, *Le Tour de France dans tous ses états !*, 2013  
Françoise Maffre Castellani, *Marta Hillers. Un scandale*, 2014  
Ittamar Ben-Avi, *L'Enclave*, 2014

Ittamar Ben-Avi

# L'Enclave

Pour une confédération  
judéo-arabe en 1931

Présenté par David Mendelson



## Ouvrages de David Mendelson chez Orizons

*Millau, terre d'accueil pour les Juifs à l'ombre de l'Occupation 1940-1944*, coll. « Témoignages », 2010 ;

*Stéphane Mallarmé et « le blanc souci de notre toile »*, coll. « Cardinales/Commentaire », 2013

## Présentation

Qui connaît Ittamar Ben-Avi, aujourd'hui, en Israël, où il a vécu une grande partie de sa vie ? Qui le connaît de par le monde et, plus spécifiquement dans les milieux attentifs au conflit judéo-palestinien, partant à la question israélo-arabe ? Personne ou si peu : quelques érudits tout au plus, spécialisés dans les origines du nouvel établissement juif en Palestine et dans les prodromes d'un conflit qui n'en finit plus. Or ce personnage et son œuvre devraient retenir aujourd'hui, plus que jamais, notre attention. Il était le fils d'Éliézer Ben-Yéhudah, l'initiateur de l'hébreu moderne, qui lui offrira cette qualification : « premier enfant hébreu » ; il avait été le premier à avoir été élevé dans cette langue.

Voici donc son livre, d'abord publié, en 1931, aux Éditions Rieder, à Paris. Nous le reprenons tel quel en 2014, en modernisant une ponctuation très périmée et en corrigeant les coquilles de l'original.

Dans son recueil, Ben-Avi dit, en exorde : « Plus que jamais, la Palestine est à l'ordre du jour. »

Cette constatation avait suivi les événements d'Hébron, au cours desquels la population arabe avait agressé et fait fuir les Juifs de la ville. L'événement est demeuré dans la mémoire et dans la chronique locales. J'en ai personnellement entendu parler par un oncle de mon épouse, Shalom Gabay, issu d'une vieille famille d'Hébron et par son épouse, Lévana, qui avait dactylographié les textes d'Ittamar Ben-Avi dont elle avait été la secrétaire. J'ai découvert, à la bibliothèque de l'Université de Tel-Aviv, le texte tapé d'une autre de ses œuvres, un roman intitulé *La Sauveuse*, apparemment imprimé en français à Jérusalem. Les familles de Lévana Gabay, née Elmaleh et d'Ittamar Ben-Avi, fils de Ben-Yéhudah — « Ben-Avi » signifiant en hébreu : « Fils de mon père » — étaient professionnellement liées. Le père de Lévana, Abraham Elmaleh, avait été, avec Ittamar Ben-Avi, le plus proche collaborateur d'Eliezer Ben-Yéhudah dans

l'élaboration du fameux dictionnaire qui avait, pour ainsi dire, présidé à la naissance de l'hébreu moderne. Cette saga familiale nous laisse imaginer l'atmosphère qui avait régné dans ce pays avant les conflits que l'on sait.

Ben-Avi n'a pas précisé les sources de *La Sauveuse* : c'est l'histoire d'un curé nommé Delor ; il tombe amoureux d'une jeune hiérosolymitaine juive. Ce curé était vraisemblablement le grand orientaliste Édouard Dhorme ; il sera, plus tard, professeur au Collège de France et établira l'édition de la Bible dans la « Pléïade » ; la jeune fille était la sœur d'Ittamar.

Ces liens peuvent déjà servir à éclairer la façon originale dont Ittamar Ben-Avi a envisagé le conflit judéo-palestinien et arabe, tout d'abord en cherchant à le placer au cœur des préoccupations du mouvement sioniste ; celui-ci aurait eu tendance, surtout hors la Palestine, à le repousser au second plan et à s'attacher à ses relations avec la puissance mandataire, la Grande-Bretagne.

Ben-Avi était né à Jérusalem, mais avait grandi à Paris ; son père y avait fait des études : il s'était alors imprégné de la langue et de la culture françaises en suivant les cours de l'Alliance Israélite Universelle. Or, la présence française se traduisait, au Proche-Orient, par son opposition à l'impérialisme anglais et par son soutien aux mouvements francophiles au Liban, en Syrie et en Égypte. Ben-Avi s'était lié à Henri de Jouvenel, « le plus étincelant des Hauts-Commissaires de France à Beyrouth » (*L'Enclave*) et s'était enthousiasmé pour ses grands projets de sauvegarde et de développement du « Levant ».

Sur place, il s'était imprégné d'une autre influence, liée à la France, celle de la bourgeoisie sépharade de Jérusalem, dont Abraham Elmaleh avait été l'un des plus altiers représentants. Celui-ci n'avait cessé de voyager autour du bassin méditerranéen, entre Turquie et Maroc : il aimait à rappeler que ce n'était pas à l'ère coloniale, mais à l'époque de la signature de l'accord entre François I<sup>er</sup> et le Sultan Soliman, au XVI<sup>e</sup> siècle, que ladite bourgeoisie avait commencé à pratiquer le français. En revenant de Paris à Jérusalem, Ben-Avi s'était donc immédiatement lié au collaborateur de son père et avait épousé une jeune Sépharade, Léa Abouchdid, à une époque où ce genre de rapprochement n'était pas bien vu du milieu des « pionniers », originaires d'Europe orientale. Il avait cependant fait partie, avec Elmaleh, du « Vaad Leoumi », le gouvernement provisoire de l'État en devenir, tout en continuant de garder quelque distance, d'une part, avec David Ben-Gourion et le mouvement ouvrier, de l'autre, avec Zeev Jabotinsky et son mouvement nationaliste.

Il pensait qu'il fallait être particulièrement attentif au développement des grandes villes : cela dynamiserait la coexistence entre Juifs et Arabes, bien davantage qu'en milieu rural — les pionniers des kibboutzim et des villages collectifs se disputant par trop les terres respectives. C'est à Paris qu'il avait mûri cette idée ; il la reprendra dans un livre sur Jérusalem et dans des articles sur la vie parisienne — il contribuera par ailleurs à la création de villes nouvelles, telle qu'Herzlyah. C'est dans cet esprit, qu'il fondera, de concert avec Henri de Jouvenel, Martin Buber et Yéhoudah Magnes, président de l'Université Hébraïque de Jérusalem, le Mouvement de la Paix « Brith Shalom ». Il sera enfin l'un des fondateurs du « Mouvement cananéen ». Celui-ci préconisait que les Juifs se « ré-autochtonisent » selon son expression, dans leur « espace sémite », et reviennent à certaines des valeurs premières de la région. Si le mot « Hébreu » signifie « celui qui passe », les Palestiniens, eux, n'y voyaient qu'un « envahisseur » ! Les écrivains et les artistes israéliens ont, longtemps, été fascinés par cette vision du « retour au pays natal ».

De fait, Ben-Avi s'attira la haine des extrémistes des deux bords. Le projet, présenté dans *L'Enclave*, suscita les pires critiques. Il l'avait su d'avance : « Je me rends très bien compte des attaques violentes auxquelles je vais avoir à faire face, autant de la part des Arabes que des Juifs, pour oser exprimer ouvertement une idée qui est dans l'air, dans la pensée de chacun et même dans le cœur de nombreux citoyens de ce pays. »

De quoi s'agit-il ? D'un projet de Fédération, ou plutôt de Confédération judéo-arabe. Le livre est composé d'un recueil d'articles écrits entre 1925 et 1931, soit avant et après les événements d'Hébron ; leur marque est bien visible : à l'optimisme du projet quasiment utopique, succèdera ce constat amer : le conflit allait s'emballant. Au « plus que jamais, la Palestine est à l'ordre du jour ! » se substituaient maints avertissements : ils apparaissent prémonitoires. « Il n'y a pas de temps à perdre. La situation dans tout le Proche-Orient s'aggrave et si [...] on n'en vient pas à une solution convenable aux Arabes et aux Juifs, la Palestine se transformera en un effroyable champ de bataille. »

Du sombre constat de Ben-Avi se détache le récit du massacre d'Hébron ; malgré tout, appert un relatif optimisme dans son texte : « Héroïsme d'une femme arabe ».

Magnifiques (...), touchants, furent les gestes de certains Arabes musulmans qui, navrés et dégoûtés des atrocités commises par leurs frères, essayèrent d'en diminuer les effets par des actes d'éclat dignes de la Bible — tel celui de la septuagénaire d'Hébron qui abrita trente Juifs dans sa cour.



— Il y a des Juifs chez toi, s'était écriée la foule furieuse, sors-les pour que nous les égorgions !

— Ah ! répondit-elle de sa tourelle, plutôt à Allah qu'ils fussent dans ma maison, je les eusse tués un à un pour désaltérer ma soif de vengeance dans la coupe pleine de leur sang impur.

Apaisée, la foule se dispersa et les Juifs furent sauvés. Jaël ne fit pas mieux du temps de Deborah !

Ce rai de lumière permet de revenir aux premières utopies : l'État juif, selon Ben-Avi, ne s'insérerait dans son environnement arabe qu'à condition d'y constituer un État qui fût partie d'une Confédération. Aujourd'hui, au bout d'un siècle de confrontations, l'idée semble extravagante ; il n'est pas interdit de penser qu'elle pourrait, un jour, ressurgir dans la perspective, malheureusement repoussée, du « nouveau Moyen-Orient », cher à Shimon Peres, et d'une nouvelle Union de la Méditerranée. Les précédents ne manquent pas et Ben-Avi y avait insisté pour alimenter sa thèse. Dans le voisinage de la France, constatait-il, les Flamands et les Wallons constituaient la Belgique. La Suisse des Cantons accueillait trois peuples liés à la France, à l'Allemagne et à l'Italie. L'Irlande, de son côté, était divisée en deux communautés. Et d'ailleurs ce mode de relation existait déjà dans le Proche-Orient : le Liban en fournissait, selon lui, le meilleur exemple ; il n'aurait pu prévoir les drames que ce pays connaîtra autour de sa communautarisation, quoique validée par sa Constitution. Du reste, la Palestine avait appartenu à la « Grande Syrie ». Ainsi, il proposait de « cantoniser » la Palestine. Raison de plus pour atténuer les divisions, pensait-il, et leur apporter des solutions qui ressortissent à une vision d'avenir. « Les hommes raisonnables des deux côtés doivent chercher à se comprendre et s'ils le veulent ils se comprendront. »

Que Ben-Avi titrât son recueil *L'Enclave* indiquait évidemment l'inquiétude qu'il ressentait quant à l'avenir de l'établissement juif en Palestine. Il songeait aux formes d'un éventuel désenclavement. Chaque sous-titre de son essai est un mot d'ordre et se passe de commentaire. Il rappelle aux deux peuples « le miracle de notre sémitisme ». Tous deux occupent une même terre, un même « espace sémitique », appelé à devenir « le creuset » de leur avenir commun. « Le droit de conquête est périmé » et il se pourrait même qu'ils aient un jour à se défendre contre un ennemi commun (!) : d'où l'urgence, pour eux, d'adopter un « patriotisme commun ». Enfin, ce projet de confédération devrait être patiemment élaboré, en pratiquant « de l'économie politique au lieu de la politique ». Il serait ainsi possible de

mettre un terme au stéréotype, en partie faux et profondément dévastateur, de « riches Juifs » exploitant les « pauvres Arabes ».

Évoquant des projets d'ordre économique, Ben-Avi se référait, déjà, à un éventuel apport de la France dans les domaines où elle excellait, notamment le développement des chemins de fer : il s'agirait de construire un « Transpalestinien » ; une ligne Jérusalem-Akaba ; une seconde Jérusalem-Bagdad ; une troisième Palestine-Égypte traversant le Sinaï... Dans son entourage, un membre de la famille Elmaleh avait entrepris la construction de la ligne Jaffa-Jérusalem, d'ailleurs achevée par la France.

Il soulignait ensuite, en tant que lexicologue, journaliste et écrivain, l'aspect que prenait sa réflexion au plan du langage : les deux langues étant, à son dire, sœurs. Il s'amusa à citer l'exemple suivant : « Katabti lo miktav » et « Katabt la Maktub » : « Je lui ai écrit une lettre ». Une phrase modèle, qui pourrait fournir de préalable à un authentique dialogue et à un roman. Il transcrivait ces deux expressions, hébraïque et arabe, en lettres latines afin de les soumettre à l'attention du lecteur français, mais ce procédé revêtait, dans son esprit, une plus large extension. Il avait rêvé, en effet, d'après l'exemple de la réforme qu'Ataturk avait opérée pour le turc, de transcrire les lettres hébraïques et arabes en lettres latines pour mieux les relier et leur conférer un statut international. Il avait même écrit un livre selon ce procédé : le « premier du genre », soulignait-t-il. Il voulait ainsi susciter un esprit communautaire entre Juifs et Arabes.

Par conséquent, autant rappeler aux deux peuples qu'ils devaient se définir l'un par rapport à l'autre en prenant quelque distance vis-à-vis de l'ensemble religieux auquel ils se rattachent : les « Juifs » vivant à travers le monde se redéfiniraient dans le pays en tant que « Judéens » et le « sionisme » les relierait sans constituer une entité. Max Nordau, le Parisien, avait invité Herzl à ne pas commettre de confusion entre ces deux identités. Ben-Avi, lui, n'avait pas songé à utiliser le terme « hébreu » pour identifier les enfants nés comme lui dans le pays : ce serait, à ses yeux, pérenniser une situation de passage ; il eût préféré « Cananéen », mot enraciné dans son sol natal ; aussi avait-il fondé le « mouvement cananéen ». Quant aux Arabes palestiniens, ils se redéfiniraient en tant que « Génubiens » ; le nom « Palestine » désignerait, alors, le « creuset » territorial des deux peuples ; ils y développeraient un « patriotisme commun » : le « Palestinisme ». Resterait, enfin, à nommer les deux « cantons » en question : l'un se dénommerait « Juda », l'autre « Ismaël ».

Ainsi se déclinent des spéculations linguistiques d'un homme qu'on qualifiait, de part et d'autre du spectre palestinien, de doux rêveur. Après

tout, avait songé Ben-Avi, n'était-ce pas des visionnaires, tel Herzl, qui avaient incarné un désir de renouveau, loin des tueries antisémites en Europe orientale, dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle et des vexations du début du siècle suivant ? En tout cas, Herzl, Max Nordau ou Zeev Jabotinsky avaient été d'abord, ne l'oublions pas, écrivains.

Se référant aux fondateurs du « Foyer » juif en Palestine, Ben-Avi soulignait le « labeur gigantesque que nous ont imposé, d'abord, les poètes et les visionnaires hébreux, [...] ». Eux seuls seraient capables de transcender l'opposition religieuse du passé en la muant en rêve prophétique : « C'est justement parce que notre pays a été si bouleversé par les luttes religieuses du passé qu'il se refusera à les continuer. La Palestine redeviendra le centre d'attraction du monde, comme jadis. Les religions nées sur son sol sacré ne se combattront plus, et leurs épées se changeront en plumes qui serviront à l'harmonie et la bonne volonté. Ce sera le nouveau mot d'ordre donné par Sion à l'humanité. »

Encore eût-il fallu que les écrivains surmontent les stéréotypes du passé et les censures du moment. Ben-Avi s'insurgeait contre la décision prise par la Grande-Bretagne de fermer le journal *Doar Hayom*, qu'il dirigeait avec Abraham Elmaleh ; il fulminera, dans un article, intitulé « J'accuse » :

Je ne suis ni Clémenceau ni Émile Zola, je ne suis pas non plus un représentant officiel du judaïsme palestinien, mais en voyant que ceux qui se trouvent à la tête du Yishouv [l'entité territoriale juive] hésitent à élever la voix pour dénoncer l'injustice qui règne en Palestine, je m'arroge de crier à la face du monde les exploits sanguinaires de notre gouvernement [le gouvernement britannique mandataire] qui sont les plus honteux de l'histoire du Proche Orient. [...] Si Disraeli vivait aujourd'hui parmi nous, si ce grand politicien qui a sauvé l'Angleterre dans un moment très difficile de son histoire, était encore là, n'aurait-il pas jeté de nouveau à la face des honorables Lords et députés cette réponse célèbre : « Quand vos ancêtres élevaient encore des porcs dans cette Angleterre, les miens écrivaient les pages de la Bible. »

C'est donc contre les Anglais, et non contre les Arabes, que s'exprimait sa rage : « [...] (D)ans ce moment critique, je déclare tout haut que nous n'avons aucune haine contre les Arabes ; j'affirme ceci de toutes mes forces, parce que l'information officielle du Gouvernement tendait à susciter de nouveau l'inimitié entre les Arabes et nous. » Il était donc formel : c'est de l'étranger que venait tout le mal ; les deux peuples, quant à eux, pourraient s'arranger entre eux, si...!

Rétrospectivement, son raisonnement paraît naïf. Mais rien ne l'aura empêché de rêver en termes littéraires et symboliques : « Pourquoi serait-il impossible d'harmoniser le "vert" et le "bleu", tous les deux symboles d'espérance et de pureté, sous la lumière égalisatrice du Croissant et de l'Étoile de David ? »...

Au long de sa vie, il se heurtera à l'opposition des deux peuples auxquels il s'était adressé et, en premier lieu, aux Juifs. Au milieu des années trente, il avait décidé de s'exiler et s'était rendu aux États-Unis : il y achèvera sa vie. Cependant, après la guerre et la création de l'État d'Israël, les nouveaux dirigeants du pays éprouvèrent du remords vis-à-vis du « premier enfant hébreu » ; ils prirent soin de rapatrier son corps afin de l'inhumer à Jérusalem au mont des Oliviers, auprès de son père et de sa mère.

On soulignera ceci : ses idées avaient germé dans un contexte intellectuel qui n'avait pas été le fruit du hasard ; elles connaîtront un riche prolongement dans des théories, ultérieurement développées par des penseurs et hommes politiques juifs et israéliens considérables : avant la fondation de l'État et après elle. On sait que les deux leaders, David Ben-Gourion et Zeev Jabotinsky, chefs de file des mouvements de gauche et de droite, s'étaient farouchement opposés aux plans idéologique et politique, mais avaient exprimé un commun intérêt envers la possibilité de résoudre le conflit judéo-arabe dans le cadre d'une organisation fédérale ou confédérale au Proche-Orient. On les en accusera, comme cela en avait été le cas à l'endroit d'Ittamar Ben-Avi ; ils auraient en somme promu un « réalisme utopique ».

Cette définition, le disciple de Ben-Gourion, Shimon Peres, la reprendra à son compte. Il la défendra ardemment ; quant à sa réalisation, le temps en sera le souverain arbitre.

David Mendelson

Ittamar Ben-Avi, est né à Jérusalem sous le nom de Ben-Zion Ben-Yéhuda, le 11 juillet 1882 et est décédé aux États-Unis le 8 avril 1943. Il est enterré sur le Mont des Oliviers dans le caveau familial.

Il a eu deux filles, Rina et Drora, toutes deux en Israël, où elles ont vécu.

Il a fondé et dirigé de nouveaux grands journaux, en hébreu, et a servi de correspondant régulier à des journaux étrangers.

Il a séjourné à Paris en 1902-1903, puis aux États-Unis, de 1939 à sa mort, en 1943.

La plupart de ses écrits, en hébreu, ont été édités par sa seconde épouse, Hemda Ben-Yéhuda, et sont conservés dans les bibliothèques d'Israël.

Certains de ses écrits ont été rédigés en anglais, notamment : *Im shabar Atzmaoutenou* (À l'aube de notre indépendance) : *Mempirs of the first Hebrew Child, Public Committee for the Publication of Ittamar Ben-Avi' Writings*, 1961.

Ont été publiés en français : Ittamar Ben-Avi, *Avi (Mon Père)*, Jérusalem, Hassolel, 1927; *La Sauveuse*, roman d'amour et de religion. Relations judéo-arabes, Paris, Sion, 1931 ; et *L'Enclave*, Paris, Rieder, 1931.